

Coupons

à
Georges Rodenbach

R

Diffusé en France et dans l'Union Française

par

TOUS LES LIVRES, S. r. l.

41, rue de la Harpe, Paris

L'Amitié
de
Stéphane Mallarmé
et de
Georges Rodenbach

L'Amitié de Stéphane Mallarmé et de Georges Rodenbach

Œuvres de
HENRI ARONDO
1871-1906

Lettres et textes inédits
1887-1908
publiés
avec une introduction et des notes par
FRANÇOIS RECHON

BEAUX TEXTES, TEXTES RARES, TEXTES INÉDITS

PIERRE GALLER ÉDITEUR - GENÈVE

1949



Georges Rodenbach en 1891, par Stevens.

*Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.
Copyright by Pierre Cailler, Genève 1949.*



Stéphane Mallarmé, par Whistler.

L'Amitié
de Stéphane Mallarmé
et de
Georges Rodenbach

Préface de
HENRI MONDOR
de l'Académie française

Lettres et textes inédits
1887 - 1898
publiés
avec une introduction et des notes par
FRANÇOIS RUCHON

BEAUX TEXTES, TEXTES RARES, TEXTES INÉDITS

PIERRE CAILLER ÉDITEUR - GENÈVE

1949

PRÉFACE

Mallarmé et Rodenbach ! On les vit ensemble, assez souvent, à partir de 1888, tous deux également distingués et inégalement distants : le premier, un peu défendu par son inimitable aménité, le second mieux protégé par sa mélancolie.

Lorsque l'un des deux amis, vers 1897, regardait avec affection s'altérer sensiblement les traits de l'autre ou se laisser marquer trop vite par les moindres efforts, comment eussent-ils pu penser, à leur âge, même dans les moments d'inquiétudes symétriques, que la mort les surprendrait si tôt et presque en même temps ?

Mallarmé se savait l'aîné, presque de quinze ans. Il acceptait, faute de mieux, ce qu'on appelait une gloire de chapelle

ou de cénacle, et consentait, de la plus douce façon, à voir l'affection de Georges Rodenbach, comme celle de quelques autres, se trouver sans cesse rajeunie par l'admiration et la vénération qui se joignaient à elle. Mais, dans les précieux feuillets de la correspondance, jusqu'ici inédite et valable cette année pour les deux cinquantenaires, il y a bien d'autres témoignages que l'expression de ces sentiments tout naturellement hiérarchisés.

Avec la riante garantie de pureté, si elle était nécessaire, que la confiance mutuelle des cœurs et leur attachement y ajoutent, se retrouve, ici, par brillants morceaux, ce que l'on a déjà goûté dans les lettres connues de Stéphane Mallarmé : d'abord la grâce de sa spontanéité, les ressources éblouissantes de son improvisation, le cachet de ses manières et puis, devant chaque circonstance, le double souci qu'il avait d'en saisir l'exception et de lui rattacher une généralité ou une rêverie ; son application, aussi, pour les définitions et les mises au point qu'il estimait essentielles,

à toujours essayer des termes nouveaux ; et encore, avec bien d'autres attentions charmantes, dont il fut prodigue, celle de se montrer aristocratiquement dégagé, malgré le mauvais sort, des contingences et de l'amertume.

Son correspondant, digne de lui par la sensibilité, le désintéressement et la hantise de Poésie, aurait été, l'on n'en peut douter, s'il eût duré, l'un des plus vaillants et des plus autorisés critiques empressés à exiger, pour Mallarmé, sans retard trop humiliant, la place que nous voyons enfin la postérité lui accorder, non loin de Baudelaire.

C'est à la piété d'un fils et à la ferveur spirituelle de la compagne de celui-ci, dans une famille où les femmes se font elles-mêmes remarquer, que les lecteurs devront de pouvoir s'instruire et s'émerveiller parmi ces messages tout intimes autrefois, vénérables désormais.

* * *

Dans les compliments si prompts que, sur chacun des livres de Georges Rodenbach, Mallarmé adressait à l'auteur, il savait, avec des phrases à la fois imprévues et irremplaçables, projeter l'éclairage électif où son cadet souhaitait certainement le trouver : que le juge eût découvert, en l'ouvrage, une glorification opportune de l'alexandrin, le murmure et la fluidité de bien des vers, ou approuvé un jeune, dès ses premiers écrits, de dire tout, « suffisamment bas », et de ménager, avec adresse, des lointains et du recul.

Le livre dont j'ai l'honneur d'écrire la préface, après avoir eu l'heureuse possibilité d'aider à un moment de son édification, comporte, de page en page, mieux que les jolis arrangements de mots avec lesquels la puissance, la fantaisie et les délices de l'esprit de Mallarmé se plaisaient à jouer dans le moindre billet. Précieux, ce dernier l'était, certes ; mais, quand il s'agit de lui, dans les deux sens du qualificatif. On rencontrera, en particulier, à plusieurs reprises, des préceptes

magistraux, ajustés avec tact à la lecture occasionnelle que le célèbre esthéticien devait à celui qu'il félicitait ou, avec plus de discrétion et de générosité, semblant déduits de cette lecture ou particulièrement vérifiables grâce à elle : « Evoquer soudain, avec mystère, d'un trait unique, vibrant, silencieux... » Une autre fois : « Exprimer toujours » sans omettre de laisser au lecteur, autour des noirs, « une quantité de blanc assez vaste ».

Avec un mélange, si volontiers contrasté qu'il était devenu presque naturel, de réserve et de solennité, Mallarmé combinait son audace et sa prudence en des aperçus gracieusement péremptoirs. « Toute la tentative contemporaine de lecture » lui paraissant être de faire aboutir le poème au roman, le roman au poème, il recommandait de compter davantage sur des juxtapositions exactes et quelques sortilèges d'une élémentaire magie. Pour lui, qui se plaisait singulièrement à soigner les dessous d'une construction et tenait, en littérature lyrique, aux prérogatives de

l'allusion, il admirait, en passant, que le motif d'une œuvre — et son mystérieux « lien » — se pût composer parfois de ce qui n'y a pas été dit. Ailleurs, essayant, sans se dérober aux difficultés, de se préciser de mieux en mieux l'art suprême des vers, il allait jusqu'aux apparences d'un enseignement impérieux : « Ne jamais en les chantant dépouiller les objets, subtils ou regardés, du voile justement de silence sous quoi ils nous séduisirent et transparait maintenant le secret de leur signification. » Il savait gré alors, à celui qui lui montrait la gentillesse d'un disciple, de s'être assuré, en ses apprentissages frémissants, un doigté délicat, si nécessaire lorsque la réalité s'est évaporée en écrit ».

* * *

Grâce aux matériaux inestimables que M. Ruchon, dans une introduction savante et alerte, a bien mis en valeur, l'on vérifiera avec plaisir ce que certains nobles artistes, entre 1885 et 1895, Rodenbach

parmi eux, surent découvrir, tôt, dans les largesses créatrices de Mallarmé : une activité fulgurante qui parvenait, avec ses éclairs, à illuminer d'étranges perspectives, et, d'autres fois, procédant sans réfulations combattives ou prophétismes légiférant, mais plutôt par avertissements adoucis, une obstination d'apôtre et une abnégation de sage.

La passion d'absolu et de poésie, le soin de mettre l'un ou l'une dans l'autre n'avaient point tari, en Mallarmé, les sources de l'émotivité et du sentiment qu'une pudeur native, puis cultivée, tenait le plus souvent cachées. Tout événement, entre amis, les découvrait et, là encore, « un trait inné de chant » s'ajoutait aux mots pour leur valoir d'aller directement aux âmes. « Vous voici heureux, ce qui nous fait tels », disait-il à la naissance de Constantin Rodenbach, fils du poète. Et il ajoutait, avant d'oser faire aux jeunes parents son offre d'une journée de repos à Valvins, songeant peut-être à une fête semblable, jadis à Tournon, quand était

venue Geneviève, et se rappelant son premier saisissement de père et sa contemplation de plusieurs jours : « Une fois que vous auriez à cœur joie et suffisamment considéré votre enfant... »

Depuis la mort ancienne de sa sœur Maria, Mallarmé avait une prédilection pour les fastes fragiles de l'automne et proposait volontiers, à ses familiers, autour d'inimitables entretiens, un décor marqué de cette préférence : « La forêt est luxueusement touchée, mais ne s'incendie pas encore, cela aura lieu : alors vous viendrez... » Quand les visiteurs étaient repartis, sa mémoire savait lui faire croire qu'il les gardait près de soi : « Vous avez laissé pour moi une intimité de plus à ce paysage où des amitiés se mêlent à la solitude : et il y a de vous autres ici maintenant, je le sentirai toujours. »

Ses remerciements, après que Georges Rodenbach l'avait fidèlement et finement célébré quelque part, n'étaient, assez souvent, que confidences, confusion et authentique modestie. Autour d'un beau portrait

de lui, dans la Fête des Parnassiens, il se gardait bien d'allumer trop de lampes. Il éloignait les ivresses avant d'être leurré par elles et laissait son étonnante clairvoyance avoir raison de l'orgueil par les étendues de conquêtes à poursuivre qu'elle lui désignait inexorablement : « Ce médaillon qui, selon votre amitié, me revient, est celui que l'on suspend devant son esprit, pour se revoir, quelquefois, en beau. » Il était à l'opposé de ceux qui, régales ou grisés par une satisfaction ininterrompue, se font, de ce contentement, un socle commode sur lequel ils érigent eux-mêmes leur image avantageuse et qu'ils ne croient point passagère. Son humour s'en prenait à lui plus qu'aux autres. Par exemple, en se regardant étourdi par les préparatifs pompeux et besogneux de vedette éphémère qui exporte des conférences : « J'apprends de Bruges que je ne vaticine, dans cette ville, que le Lundi gras... L'amoindrissement des recettes, pour parler lénor... » Il n'oubliait pas que la pauvreté était son lot et que la hauteur de ses points de

vue le priverait toujours des triomphes viagers; mais la vogue rebondissante de Bruges la Morte qui avait, en quelques mois, porté partout le nom de son jeune confrère, lui donnait une joie réelle; sans aucun détour aigri vers l'insuccès et l'infortune que l'incompréhension générale, dans le même temps, lui réservait.

La douceur de son sourire, de son langage, de son commerce n'y perdait rien. A propos des religieuses que dans un de ses meilleurs livres, Musée des Béguines, Rodenbach, un peu plus tard, devait évoquer, Mallarmé se laissa entraîner pieusement, par le sujet ou l'image centrale, à « une rêverie envolée pure hors du prétexte, plus haut que la coiffe même ». Caressant les mots avec une suavité de circonstance, mais maître en formules comme personne, il complétait : « Quelque fleur conventuelle, aussi celle de tout beau sommeil d'âme, y déplie une pensive blancheur. »

Cependant, un jour, tout à coup, en cinq lignes d'une acide concentration, avait jailli une imprécation puissante,

dans un interview sur Georges Rodenbach, accordé par Mallarmé au Petit Bleu et où claquait à son tour, sur le dos des tortionnaires épars, le fouet du fustigé : « J'ignore ce que c'est que le public. J'ignore la Comédie-Française. Je n'habite pas Paris, mais une chambre; elle pourrait être à Londres, à San-Francisco et en Chine; vous voyez un homme pour qui Paris n'existe pas. Paris existait il y a trente ans; nous allons vers quelque chose, mais quoi? Aujourd'hui même écrire un livre c'est faire son testament... »

* * *

Que de vie encore et de rencontres et de précisions utiles et d'instantanés pacifiques dans ces lettres de la fin du siècle dernier ! L'amour et un miracle d'héroïsme arrachèrent celles-ci assez récemment à l'un des vandalismes de notre siècle à demi consumé ! Pour avoir regardé Mallarmé avec de l'adoration, Georges Rodenbach, grâce à des détails choisis, nous rapproche

agréablement de l'un de ses dieux : jeune d'allure, souriant surtout avec des yeux « d'un bleu très tendre et très tiède », et faisant, par les raffinements de sa politesse et de sa bonne grâce, songer si invariablement à des temps révolus que ses cheveux et sa barbe n'en paraissaient plus gris, mais poudrés !

Invité de quelques mardis ou témoin de quelques autres fusées mallarméennes, toujours étincelantes, Georges Rodenbach entendit l'enchanteur, à propos de Whistler, comparer la queue d'un paon à un buisson de pierreries et, un autre jour, près des Goncourt, laqué par Daudet sur son obscurité, répondre en riant par la boutade devenue fameuse : « Ecrire, n'est-ce pas mettre du noir sur du blanc ? » Un soir, à propos de l'art naissant des affiches, Mallarmé avouait envier leur frappante typographie et regretter, pour les livres, que l'usage ne fût pas mieux perfectionné de beaux caractères gras s'imposant irrésistiblement au lecteur, d'italiques courant en chantant et de lettres minuscules, sorte

de chœur en sourdine, propres à l'accompagnement.

Bien d'autres saillies, cela va sans dire, brillent ici, au hasard des interlocuteurs, mais visant d'habitude au-dessus de leurs têtes. A un général, peut-être vanlard, Mallarmé, qui pensait que le langage français est une part privilégiée du prestige et du patrimoine de la patrie, lançait, non sans civilité : « Nous aussi nous défendons un territoire et, comme vous, nous l'agrandissons. » Dans une réunion où Constantin Rodenbach, à cinq ou six ans, déclamaient obscurément, le philosophe de la rue de Rome prenait sa défense, précisait son rôle d'enfant et donnait obligeamment à réfléchir aux adultes les moins distraits : « Laissez-le dire ; c'est à son âge qu'on parle ; plus tard, en parlant, on écrit. »

Dans cette correspondance, où la littérature et une aimable familiarité se font entendre tour à tour, l'on remarque aussi que Stéphane Mallarmé unissait, dans son cœur, Georges et Anna Rodenbach. Il ne pouvait se tenir de les féliciter aussitôt, quand les Goncourt

eurent bien vu, comme lui, et noté dans leur Journal, tout ce qu'apportait, « dans la froideur ordinaire des salons, la vie nerveuse » de ce ménage, de ce couple séduisant. C'est que M^{me} Georges Rodenbach avait autant de finesse que son mari, et ne s'astreignait pas trop à éteindre ses propres réparties. On en jugera, à la fin de ce livre, par les pages d'elle qui ont été judicieusement recueillies. Anna Rodenbach y fait, en particulier, de l'appartement des Mallarmé, où elle avait sans doute regardé en artiste et en maîtresse de maison, une description pittoresque. A l'occasion, elle nuance des observations de rare saveur : par exemple, sur Mallarmé, humble navigateur en Seine, mais fuyant, là aussi, la facilité coulante du fil de l'eau ; sur M^{me} Mallarmé, épouse effacée mais bien-faisante : « Par ses qualités de discrétion, de prévoyance, elle équilibrait le modeste budget du ménage de façon que le poète ne s'aperçut pas trop de sa précarité. Peut-être fit-elle davantage en ne le comprenant pas. » L'admirable trait, d'inépuisable

suc, que ce dernier, sous la plume d'une femme d'esprit ! Voyez, en outre, comment Anna Rodenbach savait humer le génie et remercier fort adroitement d'un quatrain : « Je garde vos vers délicieux, pour moi et pour la postérité, eux qui sont bien plus de « la couleur de gloire » que mes cheveux. »

L'on ne se lasserait pas, tout au long de ce parcours fleuri, de faire une moisson de découvertes, un bouquet de merveilles poétiques et de rendre grâce, cette fois, à Constantin et à Marcelle Rodenbach, muse de cette édition.

* * *

Je ne puis manquer de souligner, pour finir, que sur la mort tragique de l'auteur de l'Après-Midi d'un Faune, nous posséderons dorénavant une nouvelle lettre de sa fille Geneviève où les fidèles du poète trouveront ces lignes inattendues et diversement émouvantes : « Jamais votre ami

aimé n'avait été si bien portant que cette année, jamais il n'avait été si heureux, et ce rayonnement de bonheur avait frappé tout le monde. En trois jours il nous a été ravi... » Mais le cher poète maudit, moins facilement abusé, n'avait-il pas vu, secrètement, en cette surprenante accalmie du mauvais sort, quelque funeste présage ?

Cette mort accabla le sensible Georges Rodenbach. Il se souvint de l'agonie de Villiers de l'Isle-Adam, sur laquelle avait si fraternellement veillé Mallarmé, presque dix ans plus tôt. Lui-même, à cette date, bouleversé de savoir le mal de cet autre maître et ami, s'était montré si ponctuel, aux abords de la Maison de santé où l'on donnait les noires nouvelles, que des confrères, plus dispos sans doute, l'avaient pris pour un journaliste impatient d'un record d'information. Ce qui l'agitait, comme celle fois, c'était, quand tout paraissait se terminer pour de grands hommes méconnus, la nécessité et le désir de crier vite, au public ignorant, tout le bien qu'il fallait enfin penser de ces héros des lettres,

morts des exigences de leur génie, de la constance, de la sublimité de leurs desseins et, surtout, de la hideuse hostilité de la bêtise à leur égard.

Automne 1948.

Henri Mondor.

INTRODUCTION

Rien de ce qui concerne Mallarmé ne peut nous être indifférent, aussi faut-il témoigner la plus vive reconnaissance à M. et M^{me} Constantin Rodenbach, à M^{me} Bonniot et à Henri Mondor qui ont bien voulu permettre la publication des lettres et billets qu'échangèrent l'auteur de l'Après-Midi d'un Faune et celui de Bruges la Morte pendant les dix années d'une amitié qui ne fut interrompue que par la mort.

Il y eut cinquante ans en septembre dernier que mourut Stéphane Mallarmé, suivi en décembre par Georges Rodenbach, et la publication de cette correspondance où l'on pourra entendre les voix des deux poètes — *Amant alterna Camoenae* — constituera un hommage à leur mémoire,

et témoignera de l'affection profonde qui unit deux êtres parfaitement désintéressés et qui mirent le tout de leur vie dans le culte de l'idéal et de la beauté. Elle fera revivre la personnalité si attachante de Mallarmé, ce causeur subtil et raffiné, poursuivant, à travers le jeu des images et des analogies, l'Idée, gloire de son long désir, nous restituera la présence inoubliable de ce « Socrate de la poésie » qui initia tant d'excellents esprits à un art difficile dans le sanctuaire de la rue de Rome. Et, à côté du maître, l'ami, le disciple.

Rodenbach a passionnément aimé et admiré Mallarmé, mais, modeste entre tous, détestant le tapage littéraire et les succès faciles, il est un peu entré dans la pénombre, maintenant que s'éloigne de nous le symbolisme sur les ailes du Temps.

C'est chez Théodore de Banville, dans son salon de la rue de l'Eperon, que Georges Rodenbach, vers 1878, lors d'un séjour à Paris, fit la connaissance de Mallarmé. Rentré en Belgique, il renonce vite au barreau où il s'était signalé par

quelques beaux succès et revient se fixer définitivement à Paris. Au début de 1888, Rodenbach retrouvera Mallarmé, son aîné de treize ans. Il y eut entre ces deux êtres, pour sceller leur « native amitié », un courant d'affinités si fort que jamais rien ne vint la ternir. Rodenbach aimait Mallarmé parce qu'il sentait que, comme lui, il était non pas seulement « habitué au rêve », mais qu'il lui était littéralement voué, et parce que, par le rêve et la contemplation, il transcendait le monde des apparences, pour chercher, nouveau platonicien, la splendeur des Idées.

Distingué, aristocratique même, Rodenbach goûtait en Mallarmé une exquise politesse, un raffinement subtil qui lui faisait trouver de la beauté et de l'élégance dans les circonstances les plus simples, les plus banales mêmes de la vie.

En 1888, quand se nouent leurs relations, Mallarmé est déjà un homme célèbre qui, s'il a encore peu publié, a déjà groupé autour de lui un cénacle de disciples et d'admirateurs, et qui va droit son chemin

sans se soucier du « vomissement impur de la Bêtise ». Rodenbach lui apporte ses premières œuvres, et Mallarmé, qui sait le prix d'un signe affectueux, lui qui en a tant été privé, trouve pour encourager — et récompenser — des phrases délicates et charmantes qui ne sont certes pas des formules banales de politesse et où, en quelques mots, il met l'accent, comme toujours, sur l'essentiel. Ainsi, à propos Du Silence, le premier recueil où s'affirme le symbolisme de Rodenbach, Mallarmé lui écrit : « Cet art consiste, n'est-ce pas ? le suprême, à ne jamais, en les chantant, dépouiller des objets, subtils et regardés, du voile justement de silence sous quoi ils nous séduisirent ». Quand paraît le Règne du Silence, plus important recueil auquel Rodenbach a incorporé la première plaquette envoyée à son maître, celui-ci d'une touche délicate évoque les subtilités d'analyse et les arabesques d'images et d'analogies ténues — mais longuement tenues — de son disciple en disant : « Je ne crois pas que jamais, en parlant déjà d'une subtilité,

on ait plus loin et délicieusement filigrané l'analyse... votre âme donne toujours cette haute impression de luxe qu'elle a le temps ; soit de ne pas perdre une spirale mais la déroulant à son tour vers par vers qui sont et chuchotés et chantants ». Et parfois chez ce magicien habile à rechercher et à trouver « les similitudes amies qui brillent parmi les mots », une formule un peu osée qu'on sent accompagnée d'un petit sourire ironique : « C'est très beau... et très Poe, cela. »

Rodenbach sera un des familiers de la rue de Rome, sans se mêler aux petites intrigues que certains ourdiront autour du maître, ayant placé son amitié sur un plan très pur et très haut. Il aimera aussi le « pauvre cher Villiers », et amènera auprès de Mallarmé de jeunes poètes qui viendront respirer le « poison tutélaire » de la poésie : Charles Guérin, Pierre-René Hirsch. Dans sa maison accueillante de la rue Gounod, puis du boulevard Berthier, il recevra Mallarmé, lui composera des auditoires d'amis choisis, qui ne se laisseront pas d'entendre sa conversation éblouissante.

Mallarmé sentira tout le prix de cette gentillesse, de cette amitié fidèle et discrète de Rodenbach, et il participera aux joies comme aux deuils de sa douce maison. Un quatrain célébrera la chevelure dorée de M^{me} Rodenbach, un mot délicat saluera la naissance de Constantin : « M. Tintin », qui plus tard, à Valvins, se prendra d'amitié pour « Jolie » — la charmante Geneviève. Si cette correspondance ne nous transporte pas dans les hauteurs parfois glacées de la métaphysique et de l'angoisse poétiques comme les lettres de l'époque de Tournon, elle nous fait revivre — ce qui a son prix également — un Mallarmé très simple, très humain, très proche de nous, souriant et spirituel. Et comme on comprend l'affection dont Rodenbach l'a entouré : « Vous, mon cher maître et ami, si inépuisable en bonnes grâces, en entretiens exquis et profonds, vous que j'admirais comme un de nos plus grands poètes, et dont j'ai vu là, plus que jamais, qu'il fallait autant l'aimer et le vénérer que l'admirer. »

Il convient d'ajouter aussi que Rodenbach a été un des familiers du grenier d'Auteuil et qu'Edmond de Goncourt occupait dans son cœur une place toute proche de celle de Mallarmé.

Rodenbach, et c'est rare à toutes les époques, était une âme d'élite dans laquelle n'entrait aucun calcul mesquin. Il était le désintéressement et la bonté mêmes.

Tous ceux qui l'ont approché ont été séduits par son charme. Il y avait, certes, en lui un fond de tristesse, mais dans la vie quotidienne il se montrait un homme charmant, enjoué, un causeur délicieux, plein d'attentions délicates pour ceux qu'il aimait et qu'il avait admis dans son intimité. « ... Un délicat visage du Nord, mélancolique lorsqu'il était silencieux, vivant, mobile, nerveux avec une pointe de malice gentille, lorsqu'il parlait. » Tel l'a vu J.-H. Rosny, un de ses familiers¹. « Un de ces êtres autour de qui rayonne un fluide d'une mystérieuse attirance », a dit Georges Lecomte².

¹⁻² XXVe Anniversaire de la Mort de Georges Rodenbach. Plaquette, Edition Au Sans Pareil, 1924, pp. 16 et 28.

Rodenbach fut vite apprécié dans les milieux littéraires parisiens grâce à son charme et à sa distinction personnelle, puis par la valeur de ses œuvres. Il fut, et ce n'est pas un mince mérite, le premier poète de Belgique à être connu à Paris, et le premier de la cohorte où se distinguèrent après lui Maurice Maeterlinck, Charles van Lerberghe, Max Elskamp, Grégoire Le Roy, Emile Verhaeren, Albert Mockel et tant d'autres moins célèbres.

A une époque où la grande presse se montrait souvent hostile à l'art de Mallarmé on louera d'autant plus Rodenbach d'avoir toutes les fois qu'il a pu le faire, dans le Figaro ou les journaux belges ou les revues auxquels il collaborait, exposé avec intelligence et conviction les idées de son maître, expliqué sa poésie, restant toujours juste de ton, nous restituant exactement sa nature profonde et sa résonance. Témoin bienveillant et admiratif de la vie de Mallarmé, Rodenbach nous a laissé de son ami quelques inoubliables crayons où nous apparaît sans surcharges et sans fioritures

inutiles, dans ses gestes, avec sa parole mélodieuse, l'homme exquis qu'il a été. Ces témoignages de Rodenbach, malheureusement trop oubliés — et injustement — nous avons voulu, à l'occasion de ce cinquantenaire, les tirer de l'oubli où ils dormaient et nous les avons publiés dans la dernière partie de ce volume. Ils sont dignes de la gloire de Mallarmé et attestent (« avèrent », comme on aurait dit en 1890) la sagacité et le sens critique de l'auteur du Règne du Silence.

De 1888 à sa mort, Rodenbach n'a pas été, comme beaucoup de ses confrères en symbolisme, un « naufragé de la gloire ». Sa poésie ne passa pas inaperçue et ses recueils successifs : Le Règne du Silence, Les Vies encloses, Le Miroir du Ciel natal (aux titres bien « symbolistes ») furent favorablement accueillis par la presse et les revues littéraires, mais leur « écriture » (pour parler comme les Goncourt) tendue, subtile et savante a restreint le nombre de leurs lecteurs, et la renommée — incontestable — qu'il atteignit de son vivant,

Rodenbach la doit surtout à ses œuvres en prose, comme *Bruges la Morte*, *Le Carillonleur*, romans lyriques (Mallarmé lui disait : « Vous faites aboutir le roman au poème ») et à ce touchant *Musée de Béguines* qui me semble bien être son chef-d'œuvre, son livre le mieux composé et le mieux écrit. Comme poète, Rodenbach débuta par des productions faciles, trop vite publiées — et que sagement il retrancha de ses œuvres. Le premier recueil de poèmes qu'il jugea digne de lui : *La Jeunesse blanche*, nous révèle les multiples influences qui s'exerçaient vers 1886 sur un jeune homme bien doué. C'est un de ces recueils parnasso-baudelairiens (si j'ose aventurer ce terme) si fréquents à cette époque, mais la langue en est claire, le vers a une harmonie un peu facile peut-être, mais non dépourvue de charme. Il y chante « tout le bonheur obscur de mon heureuse enfance »¹ et l'on y trouve — ébauchés — quelques-uns des thèmes (le thème des

¹ *La Jeunesse blanche*, Prologue, Œuvres, Édition du *Mercury de France*, T. I, p. 6.

nuages, le thème des vitres, le thème de l'eau) qu'il reprendra d'une façon plus originale dans ses futurs recueils.

L'influence de Mallarmé sur Rodenbach s'est fait sentir de deux façons. Il lui a révélé que la langue du poète n'était pas la Koinè facile et trop claire dont se contentaient les parnassiens et leurs épigones, et il l'a rendu attentif au rôle des analogies dans la création poétique. Rodenbach n'est certes pas un poète d'idées, c'est un être d'une extraordinaire sensibilité, une sorte de sensitive qui accueille tous les influx du monde extérieur, qu'il transpose sur tous les registres ; les images sont chez lui nombreuses et d'une grande richesse (seulement le dessein du poème s'en obscurcit parfois) :

C'est un grand reliquaire à l'aspect végétal
Où d'invisibles pleurs, captifs dans le cristal,
Roulent en sons mouillés parmi les pendeloques,
Lustré, fontaine blanche aux givres équivoques ;
Lustre, jet d'eau gelé, mais où l'eau souffre encor.¹

Homme du Nord, Rodenbach est sensible aux mirages de la brume, de la neige, des nuages, des canaux dormants :

¹ *Le Règne du Silence*, Œuvres, Édition du *Mercury de France*, T. I, p. 189.

Le gris des ciels du Nord dans mon âme est resté...¹

*Le monde extérieur n'a plus chez lui de
contour net et précis :*

*Ainsi le long du quai rêve le vieux canal
Où les choses se font l'effet d'être posthumes.²*

*Il est comme dématérialisé et quand le
poète ne le perçoit pas à travers les défor-
mations de son rêve, il le voit, positivement,
comme transfiguré, à travers les vitres des
demeures, dans les reflets de l'eau, dans
l'étendue glacée et mystérieuse des miroirs
(littéralement per speculum et in aenig-
mate). Il suit émerveillé le jeu mobile des
apparences et de ses songes :*

*Les vitres sont alors des aquariums d'ombre !
Parmi leur verre glauque a ruisselé le soir ;
Une perle s'en sauve ; une lueur y sombre
Et contre leur pâleur affleure un afflux noir,
Comme une eau qui toujours bouge et se renouvelle.
Et l'eau du soir triomphe ! Et c'est bientôt en elle
Des passages confus de formes émergeant...³*

Pour lui

Les frères miroirs qui vivent de reflets⁴

comme les yeux, sont vivants :

¹ *Les Vies encloses, La Tentation des Nuages*, IV, Œuvres, idem, T. II, p. 117.

² *Le Règne du Silence, Le Cœur de l'Eau*, IX, Œuvres, idem, T. I, p. 210.

³ *Les Vies encloses, Le Soir dans les Vitres*, III, Œuvres, idem, Tome II, p. 26.

⁴ *Les Vies encloses, Les Malades aux Fenêtres*, v. Œuvres, idem, T. II, p. 64.

Miroirs vivants en qui l'Univers se recrée.¹

*Le monde est baigné dans un inquiétant
silence ; et les bruits de la vie ne lui par-
viennent qu'assourdis et feutrés :*

Et les bruits du dehors se ouatent de silence.²

*C'est le poète des chambres closes où l'on
se réfugie pour mieux rêver et pour mieux
interroger les phantasmes qui vous harcèlent
et vous hanlent.*

*Mon âme est dans l'exil, plaintive et détronée ;
Quel goût peut-elle avoir des ivresses d'ici...
Mais elle se console avec la vie en songe...
Mon âme a trop souffert aux chemins du Réel...*

*Ah ! Seigneur ! Augmentez en moi cette richesse
Dont je suis à la fois le maître et le gardien ;
Et de rêves nouveaux refaites-moi largesse,
O Seigneur, donnez-moi mon Rêve quotidien.³*

*Comme Laforgue, mais sans son iro-
nie, Rodenbach chantera la mélancolie
des dimanches, les blancheurs éphémères
qui parent les premières communiantes, les
carillons qui pleurent dans les cités bru-
meuses, les couchants douloureux, les ciels
d'orage, les ciels de pluie, les ciels de lune.*

¹ *Les Vies encloses, Le Voyage dans les Yeux*, I, Œuvres, idem, T. II, p. 88.

² *Le Règne du Silence, Cloches du Dimanche*, I, Œuvres, idem, T. I, p. 239.

³ *Le Règne du Silence, Au Pûl de l'Âme*, IV, Œuvres, idem, T. I, p. 262.

Mais tout cela c'est comme l'enveloppe ou le décor de la poésie de Rodenbach. Il y a en elle quelque chose de plus profond, et de plus original qui cadre bien avec les tendances profondes du symbolisme et sur lequel ses commentateurs n'ont pas suffisamment mis l'accent. Rodenbach était un homme pour qui le monde intérieur existe, et qui s'est livré à une longue et patiente introspection. Il a pénétré dans les profondeurs de son âme, l'a écoutée palpiter, durer, a révélé par un jeu d'images fluides et mobiles celle vie subconsciente où rien n'a de contour précis et où tout s'écoule :

Ainsi mon âme, seule, et que rien n'influence !
Elle est comme du verre, enclose en du silence,
Toute vouée à son spectacle intérieur,
A la sorte de vie intime et sous-marine,
Où des rêves ont lui dans l'eau tout argentine.¹

Et il évoquera le

Vaste abîme du fond de l'âme, insoupçonné...
Prolongement sans fin de cette vie occulte...²

Mais qu'en peut-on saisir ?

¹ *Les Vies encloses, L'Aquarium mental*, II, Œuvres, idem, T. II, p. 10.

² *Les Vies encloses, L'Âme sous-marine*, I, Œuvres, idem, T. II, p. 132.

On ne sait que le bord de l'âme, quelques rêves,
Un peu de flots venus au-devant de nos mains ;
Tandis qu'à l'infini se prolongent les grèves...
Des plongeurs ont cherché les trésors sous-marins...¹

Ce n'est pas le « souvenir sacré » qu'il a trouvé dans le « gouffre intérieur », comme Hugo, dans la Tristesse d'Olympio, mais un

Clair-obscur traversé d'ombres somnambuliques.²

Il se livre comme à une expérience mystique où l'on se dépouille de ses visages éphémères :

Où l'on retrouve enfin son visage meilleur,
Celui de pure essence et d'identité vraie.³

Dans les derniers replis de l'être, il sentira la présence de quelque chose qui n'a plus de forme, qui n'a plus de nom :

Et dans l'âme sans heure on vit d'éternité...⁴
Sombre royaume souterrain,
Labyrinthe d'inconscience,
C'est là qu'on est un peu divin.

¹ *Les Vies encloses, L'Âme sous-marine*, VI, Œuvres, idem, T. II, p. 139.

² Idem, p. 139.

³ *Les Vies encloses, Les Malades aux Fenêtres*, IV, Œuvres, idem, T. II, p. 62.

⁴ *Le Règne du Silence, Au Fil de l'Âme*, II, Œuvres, idem, T. I, p. 261.

Un rêve y dure, un vœu s'élance;
Un espoir vit, quoique déçu;
Un reflet à l'eau se fiance.¹

Rodenbach, de ces plongées dans les
abîmes intérieurs, n'a ramené ni la joie
ni la certitude.

Ah ! comme tout s'en va ! Comme rien ne persiste !...²
Je rêve de plonger jusqu'au fond de mon âme...
Mais quel émoi si je revenais les mains vides !³

La pensée de la mort a constamment
hanté Rodenbach et cette hantise est par-
ticulièrement sensible dans le Miroir du
Ciel natal, composé alors que le poète
était déjà gravement malade et cachait
stoïquement son état à ses amis, à sa
famille. Il sent la « mort en chemin » et
son approche jette comme une ombre sur
ses songes, sur ses chants :

Ah ! cet afflux de présages funèbres !⁴

Dans un émouvant poème, Prière, il
communie avec tous ceux qui sont voués
comme lui à la souffrance :

¹ Les Vies encloses, L'Âme sous-marine, III, Œuvres, idem, T. II, p. 135.

² Le Règne du Silence, Au Fil de l'Âme, X, Œuvres, idem, T. I, p. 269.

³ Les Vies encloses, L'Âme sous-marine, V, Œuvres, idem, T. II, p. 137.

⁴ Miroir du Ciel natal, Les Réverbères, III, Œuvres, idem, T. II, p. 193.

Le soir tombe : prions pour les pauvres malades.¹

Âme affinée par une enfance et une
adolescence religieuses tôt familiarisées
avec la mort, âme affinée aussi par les
longs isolements de la maladie qui habi-
tue au repliement, au détachement :

Ah ! que la vie est loin ! Ah ! que la vie est vaine !²

Rodenbach, quand son nom, quand son
œuvre même ne l'émouvront plus, quand
il sera lassé de trop sentir — et de trop
souffrir aussi — chantera, comme Baude-
laire, le thrène funèbre — et se laissera
envelopper par les ombres du Soleil Noir :

Et puisque la nuit vient, j'ai sommeil de mourir !³

Ce cri douloureux qu'il avait jeté déjà
à la fin du Règne du Silence, on le réen-
tendra dans le Miroir du Ciel natal, mais
avec une note plus confiante :

Ah ! s'éteindre en une Aube éternelle !⁴

¹ Œuvres, idem, T. II, p. 302. (Le poème est daté de 1897.)

² Les Vies encloses, Les Malades aux Fenêtres, XIX, Œuvres, idem, T. II
p. 86.

³ Le Règne du Silence, Epilogue, Œuvres, idem, T. I, p. 301.

⁴ Miroir du Ciel natal, Les Réverbères, VI, Œuvres, idem, p. 197.

Rodenbach, dans l'évolution même de sa poésie, reflète les diverses influences qui se sont marquées sur les hommes de sa génération : *La Jeunesse blanche* (1886) est conçue dans une forme toute traditionnelle, il deviendra « symboliste » (et poète plus subtil, dans son style où l'image aboutit parfois aux conceits) dans *le Règne du Silence* (1891) et les *Vies encloses* (1896).

Il atteindra à plus de dépouillement, à plus de simplicité dans la pensée et dans la forme dans *le Miroir du Ciel natal* (écrit en vers libres). Chose curieuse, il a subi la même évolution que Laforgue (*Sanglot de la Terre — Complaintes — Derniers Vers*).

L'œuvre de Rodenbach, si elle porte bien la marque de son temps, nous révèle une riche sensibilité, une âme douce, mélancolique et attachante. Raffiné, mystique, la poésie a été pour lui comme une sorte de religion : Tout aboutit à un livre — comme l'a dit son maître. Sans rechercher les applaudissements de la foule, avec une

réelle sincérité, et je dirais même une profonde ingénuité, il nous a ouvert le monde chatoyant de ses songes, ce ciel natal, ce « ciel antérieur où fleurit la beauté ».

* * *

Les lettres de Stéphane Mallarmé à Rodenbach ont été pieusement conservées par M^{me} Anna Rodenbach et ensuite par son fils, dans leur propriété de Sanary. Pendant l'occupation, elles ont miraculeusement échappé à la destruction, grâce au sang-froid et à la décision d'un officier français, ami de la famille, qui est venu les arracher (avec d'autres documents) aux mains des Allemands qui occupaient la maison. Les lettres de G. Rodenbach à Mallarmé proviennent des Archives du D^r Bonniot, gendre de Mallarmé. La plupart de ces lettres n'étaient pas datées, ou incomplètement. Je les ai classées et datées en me fondant sur les allusions qu'elles contenaient (les dates conjecturales sont entre parenthèses). Ce travail

délicat a été grandement facilité par deux excellents ouvrages auxquels j'ai eu constamment recours : la classique Vie de Mallarmé, de M. Henri Mondor, de l'Académie française, publiée chez Gallimard, et l'excellente et très complète biographie de M. Pierre Maës : Georges Rodenbach, Paris, Eugène Figuière, 1926 (accompagnée d'une précieuse et complète bibliographie).

De nombreux entretiens avec M. et M^{me} Constantin Rodenbach, à qui je ne saurais témoigner trop de reconnaissance pour leur gentillesse et pour le grand honneur qu'ils m'ont fait en me chargeant d'éditer ces lettres, ont fait revivre ce que ne sauraient donner les documents écrits : l'ambiance de l'époque et la présence même du poète, de sa famille et de ses amis. Mon hommage s'adresse aussi à M. Jean Peron, ministre plénipotentiaire, à l'amitié de qui je dois d'avoir été présenté à M. et M^{me} Rodenbach.

FRANÇOIS RUCHON.

I

Lettres et billets de Stéphane Mallarmé et de Georges Rodenbach

Pour des lèvres que l'air
du vierge azur affame...

STÉPHANE MALLARMÉ.